Dix nuits de rêve

Natsume Sōseki

Dix nuits de rêve

夢十夜

Traduit du japonais

MMXXVI

Première nuit

第一夜

Voici le rêve que je fis.[1]

Assis au chevet, les bras croisés, j'entendis la femme couchée sur le dos dire d'une voix calme : je vais bientôt mourir. La femme, ses longs cheveux étalés sur l'oreiller, y reposait l'ovale doux de son visage. Au fond de ses joues d'une blancheur parfaite, une chaleur de sang affleurait d'une teinte juste, et ses lèvres, bien entendu, étaient rouges. Rien en elle ne semblait près de mourir. Mais la femme, de sa voix calme, avait dit distinctement qu'elle allait mourir. Et moi aussi je pensai : c'est certain, elle va mourir. Alors, ah oui, tu vas donc mourir ? demandai-je en me penchant pour la regarder de haut. Oui, je meurs, dit-elle, et elle ouvrit grand les yeux. De grands yeux humides, bordés de longs cils, et tout ce que les cils enfermaient était d'un noir uniforme. Au fond de ces prunelles noires, ma propre silhouette flottait, nette.

Je contemplai l'éclat de ces yeux noirs, profonds au point d'en paraître transparents, et je me demandai si malgré cela elle allait mourir. J'approchai doucement la bouche de l'oreiller et je redemandai : tu ne vas pas mourir, dis, tout ira bien ? Alors la femme, ses yeux noirs grands ouverts dans une sorte de sommeil, répondit de la même voix calme : pourtant je meurs, on n'y peut rien.

1. « Voici le rêve que je fis » (*konna yume wo mita*) : la formule ouvre la plupart des dix nuits du recueil, publié en feuilleton dans le journal *Asahi* en 1908.

Alors, mon visage, tu le vois ? demandai-je avec ferveur. Si je le vois ? Mais il est là, regarde, reflété, dit-elle avec un sourire. Je me tus et j'écartai mon visage de l'oreiller. Les bras croisés, je me demandai s'il fallait vraiment qu'elle meure.

Au bout d'un moment, la femme parla encore :

« Quand je serai morte, enterrez-moi. Creusez la fosse avec une grande coquille de nacre. Et pour pierre tombale, posez un fragment d'étoile tombé du ciel. Puis attendez au bord de la tombe. Je reviendrai vous voir. »

Je demandai quand elle viendrait.

« Le soleil se lèvera, n'est-ce pas. Puis il se couchera. Puis il se lèvera encore, et il se couchera encore… Pendant tout ce temps où le soleil rouge ira de l'est à l'ouest, de l'est à l'ouest, dites, pourrez-vous attendre ? »

Je hochai la tête en silence. La femme haussa d'un degré sa voix calme :

« Attendez cent ans », dit-elle d'une voix résolue.

« Cent ans, restez assis au bord de ma tombe à m'attendre. Je viendrai vous retrouver, c'est certain. »

Je répondis seulement que j'attendrais. Alors ma silhouette, qui se découpait nette au fond des prunelles noires, commença de s'y défaire, vague. Comme une eau dormante qui s'émeut et trouble le reflet qu'elle porte : à peine l'avais-je pensé que les yeux de la femme se fermèrent d'un coup. D'entre les longs cils, des larmes coulèrent sur les joues. Elle était déjà morte.

Je descendis ensuite au jardin et je creusai la fosse avec la coquille de nacre. Une grande coquille lisse, au bord tranchant. Chaque fois que je soulevais de la terre, le clair de lune frappait le revers de la nacre et la faisait scintiller. Il y avait aussi l'odeur de la terre humide. La fosse fut creusée en peu de temps. J'y déposai la femme. Puis je fis glisser sur elle, doucement, la terre molle. Et à chaque pelletée, le clair de lune frappait le revers de la nacre.

Puis j'allai ramasser un fragment d'étoile tombé et je le posai, léger, sur la terre. Le fragment était rond. À tomber si longtemps à travers le grand ciel, pensai-je, ses angles avaient dû s'user jusqu'au poli. Le temps de le soulever et de le poser sur la terre, ma poitrine et mes mains s'en trouvèrent un peu réchauffées.

Je m'assis sur la mousse. C'est ainsi que je vais attendre, cent ans durant, pensai-je, et, les bras croisés, je me mis à regarder la pierre ronde de la tombe. Bientôt, comme la femme l'avait dit, le soleil parut à l'est. Un grand soleil rouge. Puis, comme elle l'avait dit encore, il finit par tomber à l'ouest. Rouge, tel quel, il bascula d'un seul bloc. Un, comptai-je.

Au bout d'un moment, le soleil pourpre monta de nouveau, avec lenteur. Puis il sombra en silence. Deux, comptai-je encore.

À compter ainsi, un, deux, je ne sais plus combien de soleils rouges j'ai vus. J'eus beau compter, compter encore, des soleils rouges sans nombre passèrent au-dessus de ma tête. Et les cent ans ne venaient toujours pas. À la fin, les yeux sur la pierre ronde où la mousse avait poussé, j'en vins à me demander si la femme ne m'avait pas trompé.

Alors, de dessous la pierre, une tige verte s'allongea vers moi, oblique. Elle grandit à vue d'œil, s'arrêta juste à la hauteur de ma poitrine. Et au sommet de la tige qui oscillait, souple, un long bouton, la tête à peine penchée, ouvrit ses pétales dans une plénitude tendre. Un lis d'une blancheur parfaite embauma sous mon nez, à pénétrer jusqu'à l'os. Puis, de très haut, une goutte de rosée tomba, et la fleur vacilla sous son propre poids. Je tendis le cou et je baisai le pétale blanc où perlait la rosée froide. À l'instant où j'écartais mon visage du lis, je levai sans y penser les yeux vers le ciel lointain : l'étoile de l'aube y scintillait, seule.

« Les cent ans étaient donc déjà venus. » C'est à cet instant seulement que je m'en aperçus.

Deuxième nuit

第二夜

Voici le rêve que je fis.

Au sortir de la cellule du supérieur, je regagnai ma chambre par le couloir : la lanterne y brûlait, vague. Un genou posé sur le coussin, je relevai la mèche, et une fleur de mouchure tomba sur le socle de laque rouge. Au même instant la pièce s'éclaira d'un coup.

Sur la cloison, la peinture est de Buson.[2] Des saules noirs, tracés ici denses, là légers, proches et lointains, et un pêcheur transi qui passe sur la digue, le chapeau incliné. Dans l'alcôve pend un rouleau de Monju traversant la mer.[3] L'encens qu'on a laissé se consumer embaume encore du côté de l'ombre. Le temple est vaste, et d'un silence sans personne. L'ombre ronde que la lanterne ronde jetait au plafond noir parut, quand je levai les yeux, vivante à l'instant même.

Toujours un genou en l'air, je retournai le coussin de la main gauche et glissai la droite dessous : il y était bien, à sa place. Puisqu'il y était, j'avais l'esprit tranquille ; je remis le coussin d'aplomb et m'assis dessus de tout mon poids.

Tu es un samouraï. Un samouraï ne saurait être incapable d'atteindre l'éveil, avait dit le supérieur. À te voir si longtemps sans y parvenir, tu ne

2. Yosa Buson (1716-1784), peintre et l'un des plus grands maîtres du haïku.
3. Monju (en sanskrit Mañjuśrī), bodhisattva de la sagesse ; le motif de « Monju traversant la mer » est un thème classique de la peinture bouddhique.

dois pas être un samouraï. Un déchet d'homme, avait-il dit. Ha, te voilà fâché, avait-il dit en riant. Si cela te blesse, apporte donc la preuve de ton éveil. Et il avait détourné le visage. L'insolent.

Avant que l'horloge posée dans l'alcôve de la grande salle voisine ne sonne l'heure prochaine, j'atteindrai l'éveil, sans faute. L'éveil atteint, je retournerai chez lui cette nuit même. Et j'échangerai l'éveil contre la tête du supérieur. Sans l'éveil, la vie du supérieur ne peut être prise. Il faut, coûte que coûte, atteindre l'éveil. Je suis un samouraï.

Si je n'y parviens pas, je m'ouvrirai le ventre. Un samouraï humilié ne reste pas en vie. Je mourrai proprement.

À cette pensée, ma main, d'elle-même, glissa de nouveau sous le coussin. Elle en tira le poignard au fourreau de laque rouge. J'empoignai la garde et, le fourreau rouge écarté d'un geste, la lame froide jeta d'un coup sa lueur dans la pièce obscure. Quelque chose de terrible semblait fuir de ma main par longs filets sifflants, pour aller tout entier se rassembler à la pointe, où l'envie de tuer se concentrait en un seul point. À voir cette lame aiguë, réduite malgré elle à la finesse d'une tête d'aiguille, ramassée de force au bout de ses neuf pouces cinq,[4] l'envie me prit soudain d'en frapper, d'un coup sec. Le sang du corps afflua vers le poignet droit ; la garde poissait dans ma paume. Mes lèvres tremblèrent.

Je rentrai le poignard au fourreau, le tirai contre mon flanc droit, puis je croisai les jambes en lotus. Jōshū dit : Mu.[5] Le néant. Et qu'est-ce donc, ce néant ? Bonze de malheur, grinçai-je entre les dents.

Je serrais si fort les molaires qu'un souffle brûlant sortait, rauque, par les narines. Les tempes tiraient, douloureuses. J'ouvris les yeux deux fois plus grands qu'à l'ordinaire.

Je vois le rouleau. Je vois la lanterne. Je vois les tatamis. Je vois, comme en plein jour, le crâne de bouilloire du supérieur. J'entends

4. « Neuf pouces cinq » (*kusun gobu*, environ 29 cm) : désignation consacrée du poignard servant au suicide rituel des samouraïs, le seppuku.

jusqu'à sa gueule de crocodile, son rire de mépris. L'insolent bonze. Il faut, quoi qu'il advienne, que cette bouilloire me serve de tête prise. J'atteindrai l'éveil. Mu, Mu, récitais-je de la racine de la langue. Mu, disais-je, et pourtant l'odeur de l'encens persistait. De quoi se mêle-t-il, cet encens.

Soudain je serrai le poing et je m'assenai sur le crâne un coup à crier. Puis je broyai mes molaires l'une contre l'autre, à les faire grincer. La sueur coulait des deux aisselles. Le dos était devenu un bâton. L'articulation des genoux, d'un coup, se mit à faire mal. Que les genoux se brisent, et après ? pensai-je. Mais la douleur était là. La souffrance était là. Le Mu ne venait pas. À peine croyais-je le voir venir que la douleur recommençait. La colère montait. La rage montait. Une amertume sans nom montait. Les larmes roulaient une à une. L'envie me prenait de jeter d'un seul élan tout mon corps contre un rocher immense et de m'y broyer, os et chair, en bouillie.

Et pourtant je tins bon, assis, immobile. Je portais dans la poitrine, à la limite du supportable, quelque chose d'oppressant, et je l'endurais. Cette oppression soulevait par en dessous tous les muscles du corps et se démenait pour jaillir dehors par les pores, jaillir, jaillir ; mais tout était bouché, de partout, sans la moindre issue : un état d'une cruauté extrême.

Sur ces entrefaites, la tête se dérangea. La lanterne, la peinture de Buson, les tatamis, les étagères en quinconce, tout parut être et n'être pas, n'être pas et être. Et le Mu, lui, refusait toujours de paraître. Il me semble que je restai simplement assis là, n'importe comment. Quand soudain l'horloge de la salle voisine se mit à sonner : tîîn.

Je tressaillis. Ma main droite courut au poignard. L'horloge frappa son deuxième coup : tîîn.

---

5. Jōshū (en chinois Zhaozhou, 778-897), maître du bouddhisme chan. Son « Mu » (無, le néant, le sans), réponse à la question « un chien a-t-il la nature de Bouddha ? », est le plus célèbre des kōans, ces énigmes données aux moines zen pour briser la pensée discursive.

Troisième nuit

第三夜

Voici le rêve que je fis.

Je porte sur mon dos un enfant de six ans. C'est mon fils, à n'en pas douter. Seulement, chose étrange, ses yeux se sont éteints sans que je sache quand, et son crâne est rasé de bleu. Quand je lui demandai : tes yeux, depuis quand sont-ils éteints ? il répondit : oh, depuis toujours. La voix est bien une voix d'enfant, mais le parler est tout entier d'un adulte. Et d'égal à égal.

À droite, à gauche, des rizières vertes. Le chemin est étroit. Des ombres de hérons traversent par instants l'obscurité.

« Nous voilà dans les rizières », dit-il sur mon dos.

« Comment le sais-tu ? » demandai-je en tournant le visage en arrière.

« Eh bien, les hérons crient, non ? » répondit-il.

Et les hérons, de fait, crièrent deux fois.

Mon fils ou pas, je pris un peu peur. À porter pareille chose sur le dos, qui sait ce qui m'attendait. N'y aurait-il pas un endroit où le jeter ? En regardant devant moi, je vis une grande forêt dans le noir. À peine avais-je pensé : là-bas, peut-être, qu'un petit rire monta de mon dos : « Hum hum. »

« De quoi ris-tu ? »

L'enfant ne répondit pas. Il demanda seulement : « Père, je suis lourd ? »

« Tu n'es pas lourd », répondis-je.

« Je vais le devenir », dit-il.

Je marchai en silence vers la forêt, qui me servait de repère. Le chemin entre les rizières serpentait, capricieux, sans me laisser déboucher où je voulais. Au bout d'un moment il se partagea en deux. Je m'arrêtai à la racine de la fourche, le temps de souffler.

« Il doit y avoir une pierre dressée », dit le petit moine.

De fait, une pierre de huit pouces d'équarrissage se dressait là, haute comme la hanche. Sur la face : à gauche, Higakubo ; à droite, Hottahara.[6] Malgré le noir, les caractères rouges se lisaient avec netteté. Les caractères rouges étaient de la couleur d'un ventre de triton.

« La gauche fera l'affaire », ordonna le petit moine. Du côté gauche, la forêt jetait du haut du ciel ses ombres noires sur nos têtes. J'hésitai un peu.

« Pas de cérémonie », dit encore le petit moine. Faute de mieux, je me mis en marche vers la forêt. Il sait tout, l'aveugle, tout de même, pensais-je à part moi en suivant le chemin unique ; et comme la forêt approchait, la voix dit dans mon dos : « C'est tout de même bien incommode, d'être aveugle. »

« Je te porte sur mon dos, que te faut-il de plus ? »

« Merci de me porter, oui. Mais je n'aime pas qu'on se moque de moi. Que mon propre père se moque de moi, voilà ce qui ne passe pas. »

Un dégoût me prit. Je hâtai le pas, pour atteindre la forêt et l'y abandonner au plus vite.

« Encore un peu, et tu comprendras… C'était une nuit toute pareille à celle-ci », dit la voix dans mon dos, comme se parlant à elle-même.

« Quoi donc ? » demandai-je d'une voix tendue.

6. Higakubo et Hottahara : anciens toponymes d'Edo, l'actuelle Tokyo.

« Quoi donc ? Mais tu le sais bien », répondit l'enfant, railleur. Alors il me sembla, en effet, savoir vaguement. Rien de net ; seulement le sentiment que c'était une nuit pareille. Et qu'en avançant un peu, je saurais. Et que savoir serait terrible ; qu'il fallait l'abandonner vite, avant de savoir, pour avoir l'esprit en paix. Je pressai le pas de plus belle.

La pluie tombait depuis un moment. Le chemin noircissait à mesure. J'allais presque dans une fièvre. Une seule chose était certaine : un petit moine collé à mon dos, et ce petit moine luisait comme un miroir où se dénonçaient mon passé, mon présent, mon avenir, sans qu'un seul détail s'en perde. Et c'était mon fils. Et il était aveugle. Cela devenait insoutenable.

« C'est ici, c'est ici. Juste au pied de ce cèdre. »

Dans la pluie, la voix du petit s'entendit avec netteté. Je m'arrêtai malgré moi. Nous étions entrés dans la forêt sans que je m'en aperçoive. La chose noire, à une toise devant, ressemblait bien, comme il le disait, à un cèdre.

« Père, c'était au pied de ce cèdre, n'est-ce pas. »

« Oui… c'est vrai », répondis-je malgré moi.

« L'an cinq de Bunka, l'année du dragon, n'est-ce pas. »[7]

Et il me sembla, en effet, que c'était l'an cinq de Bunka, l'année du dragon.

« Cela fait tout juste cent ans que tu m'as tué. »

À peine eus-je entendu ces mots qu'une conscience jaillit d'un coup dans ma tête : il y a cent ans, l'an cinq de Bunka, l'année du dragon, par une nuit noire toute pareille, au pied de ce cèdre, j'avais tué un aveugle. J'étais donc un assassin ; et à l'instant où, pour la première fois, je m'en avisai, l'enfant sur mon dos devint d'un coup lourd comme un jizō de pierre.[8]

7. L'an cinq de l'ère Bunka correspond à 1808 : très exactement cent ans avant la publication du texte.

Quatrième nuit

第四夜

Au milieu d'une vaste salle en terre battue, on a posé une sorte de banc d'été, et tout autour, de petits tabourets alignés. Le banc luit d'un noir lustré. Dans un coin, devant une table carrée, un vieillard boit du saké, seul. En guise d'accompagnement, des légumes mijotés, semble-t-il.

Le saké aidant, le vieillard est passablement rouge. Avec cela, le visage tout luisant, sans rien nulle part qui mérite le nom de ride. Seule la barbe blanche qu'il laisse pousser de toute sa longueur dit qu'il s'agit d'un vieil homme. Tout enfant que j'étais, je me demandais quel âge pouvait bien avoir ce vieillard. Sur quoi la patronne, qui revenait de puiser de l'eau au tuyau de bambou du fond, son seau à la main, demanda en s'essuyant les mains à son tablier :

« Quel âge avez-vous donc, grand-père ? »

Le vieillard avala sa bouchée de légumes et répondit, impassible : « J'ai oublié. »

La patronne glissa ses mains essuyées dans son étroite ceinture et resta debout à regarder de côté le visage du vieillard. Lui but son saké d'un trait dans une sorte de grand bol à thé, puis souffla un long soupir blanc à travers sa barbe blanche. Alors la patronne demanda :

« Et où est-elle, votre maison ? »

8. Jizō : bodhisattva protecteur des enfants et des voyageurs, dont les petites statues de pierre jalonnent routes et carrefours du Japon.

Le vieillard coupa son long souffle à mi-chemin : « Au fond du nombril », dit-il.

« Et où allez-vous ? » demanda-t-elle encore, les mains toujours enfoncées dans l'étroite ceinture. Le vieillard but encore son saké brûlant d'un trait dans le grand bol, souffla le même soupir : « Par là-bas. »

« Tout droit ? » demanda la patronne ; et le souffle qu'il poussa traversa le shōji,[9] passa sous le saule, fila tout droit vers la grève.

Le vieillard sortit. Je sortis derrière lui. À sa ceinture pendait une petite gourde. De son épaule, une boîte carrée pendait sous l'aisselle. Il portait un pantalon collant bleu pâle, une veste sans manches bleu pâle. Seuls les tabi étaient jaunes.[10] On aurait dit des tabi taillés dans du cuir.

Le vieillard alla tout droit jusque sous le saule. Sous le saule, il y avait trois ou quatre enfants. Le vieillard, en riant, tira de sa ceinture une serviette bleu pâle. Il la tordit en cordelette, fine et longue, et la posa au beau milieu du sol. Puis il traça autour de la serviette un grand cercle. Enfin il sortit de la boîte pendue à son épaule une flûte de marchand de bonbons, en laiton.

« Cette serviette va devenir serpent. Regardez bien. Regardez bien », répétait-il.

Les enfants regardaient la serviette de toutes leurs forces. Moi aussi, je regardais.

« Regardez bien, regardez bien, vous y êtes ? » dit le vieillard, et, soufflant dans sa flûte, il se mit à tourner le long du cercle. Moi, je ne regardais que la serviette. Mais la serviette ne bougea pas d'un souffle.

Le vieillard soufflait dans sa flûte, pî, pî. Et il fit le tour du cercle je ne sais combien de fois, sur la pointe de ses sandales de paille, à pas dérobés, comme par égard pour la serviette, comme s'il la redoutait. Cela semblait effrayant. Cela semblait amusant aussi.

9. Shōji : cloison coulissante à claire-voie, tendue de papier translucide.
10. Tabi : chaussettes japonaises à pouce séparé.

Puis le vieillard arrêta net sa flûte. Il ouvrit la boîte pendue à son épaule, pinça délicatement la serviette par le cou et la jeta dedans, d'un geste.

« Comme ça, dans la boîte, elle devient serpent. Tout à l'heure, je vous montre. Tout à l'heure, je vous montre », dit-il en se mettant en marche, tout droit. Il passa sous le saule et descendit, tout droit, le sentier étroit. Moi, je voulais voir le serpent, et je le suivis le long du sentier, encore et encore. Lui marchait en lâchant tantôt « tout à l'heure », tantôt « serpent ». À la fin il s'en allait chantant :

« Tout à l'heure elle devient,
serpent elle devient,
pour sûr elle devient,
la flûte chante »

et il finit par déboucher au bord de la rivière. Ni pont ni barque : il va se reposer ici, pensais-je, et nous montrer le serpent de la boîte ; mais le vieillard entra dans la rivière, à grand bruit d'eau. D'abord il en eut aux genoux ; puis les hanches, puis la poitrine s'enfoncèrent à mesure, jusqu'à disparaître à la vue. Le vieillard pourtant chantait toujours :

« Elle devient profonde,
elle devient la nuit,
elle devient toute droite »

et il marchait tout droit, toujours plus avant. Puis la barbe, et le visage, et la tête, et le capuchon, tout disparut sans reste.

Je me disais que le vieillard, en abordant l'autre rive, montrerait enfin le serpent ; et je l'attendis, debout dans le bruissement des roseaux, tout seul, aussi longtemps qu'on voudra. Mais le vieillard, jamais, ne remonta.

Cinquième nuit

第五夜

Voici le rêve que je fis.

C'était en un temps fort ancien, proche, semble-t-il, de l'âge des dieux ; ayant fait la guerre et perdu par malchance, je fus pris vivant et traîné devant le général ennemi.

Les hommes de ce temps-là étaient tous de haute taille. Et tous portaient de longues barbes. Ils ceignaient une ceinture de cuir où pendait une épée pareille à un bâton. Les arcs semblaient de simples lianes de glycine, épaisses, employées telles quelles. Ni laque, ni polissage : des objets de la dernière simplicité.

Le général ennemi, tenant son arc par le milieu de la main droite, l'arc planté dans l'herbe, était assis sur une sorte de jarre à saké renversée. À voir son visage, les sourcils se rejoignaient en broussaille au-dessus du nez. En ce temps-là, le rasoir, bien entendu, n'existait pas.

Captif, je n'avais pas droit à un siège. Je me tenais assis en tailleur sur l'herbe. Je portais aux pieds de grandes bottes de paille. Les bottes de paille de ce temps montaient haut : debout, elles venaient aux genoux. Au bord, on laissait un peu de paille non tressée pendre en franges, qui battaient en marchant ; c'était l'ornement.

Le général regarda mon visage à la lueur du feu de garde et demanda : mourir, ou vivre ? C'était l'usage du temps : au captif, quel qu'il fût, on posait toujours d'abord cette question. Répondre vivre signifiait qu'on se

rendait ; répondre mourir, qu'on ne pliait pas. Je répondis d'un seul mot : mourir. Le général jeta au loin l'arc planté dans l'herbe et commença de tirer l'épée en bâton pendue à sa hanche. Le feu de garde, couché par le vent, vint la lécher de côté. Alors j'ouvris ma main droite comme une feuille d'érable, la paume tournée vers le général, et je la levai à hauteur des yeux : le signe d'attendre. Le général laissa retomber sa lourde épée dans le fourreau, avec un claquement.

Même en ce temps-là, l'amour existait. Je dis qu'avant de mourir, je voulais revoir une fois la femme que j'aimais. Le général dit qu'il attendrait jusqu'à l'aube, jusqu'au chant du coq. Avant que le coq chante, il fallait que la femme soit ici. Si le coq chantait sans qu'elle fût venue, je serais tué sans l'avoir revue.

Le général, toujours assis, regarde le feu de garde. Moi, mes grandes bottes de paille croisées l'une sur l'autre, j'attends la femme sur l'herbe. La nuit avance, toujours plus creuse.

Par instants on entend le feu de garde s'effondrer. À chaque effondrement, les flammes, comme affolées, déferlent vers le général. Sous ses sourcils d'un noir d'encre, ses yeux jettent des éclats. Alors quelqu'un vient jeter au feu une brassée de branches neuves. Un peu après, le feu crépite. Un son brave, à repousser les ténèbres d'une chiquenaude.

À cette heure, la femme détacha le cheval blanc lié au chêne de l'arrière. Elle flatta trois fois la crinière, puis sauta d'un bond sur le haut de son dos. Un cheval nu, sans selle ni étriers. Quand, de ses longues jambes blanches, elle frappa ses flancs, le cheval partit d'un seul élan. Quelqu'un avait ravivé le feu : au loin, le ciel gardait une clarté pâle. Visant cette clarté, le cheval volait à travers le noir. Soufflant des naseaux deux colonnes pareilles à du feu, il volait. Et la femme, de ses jambes minces, battait sans relâche le ventre du cheval. Le cheval volait, si vite que ses sabots sonnaient en plein vide. La chevelure de la femme traînait dans les ténèbres comme une banderole au vent. Et pourtant elle n'arrivait toujours pas à la hauteur du feu.

Alors, au bord du chemin tout noir, soudain, retentit un chant de coq : cocorico. La femme se renversa en arrière, le corps jeté vers le ciel, et tira d'un coup sur les rênes serrées dans ses deux mains. Le cheval grava net ses sabots de devant dans le roc dur.

Cocorico. Le coq chanta une seconde fois.

La femme poussa un cri, ah, et lâcha d'un coup les rênes tendues. Le cheval plia les deux genoux. Avec celle qui le montait, il piqua droit devant, tête première. Sous le roc s'ouvrait un gouffre profond.

L'empreinte des sabots reste encore aujourd'hui gravée dans le roc. Celui qui imita le chant du coq, c'est l'amanojaku.[11] Et tant que cette empreinte demeurera gravée dans le roc, l'amanojaku restera mon ennemi.

11. Amanojaku : esprit contrariant du folklore japonais, qui fait toujours l'inverse de ce qu'on attend et déjoue les vœux. Sōseki l'écrit avec les caractères 天探女, renvoyant à Ama-no-sagume, figure féminine de la mythologie qui fit échouer un message des dieux.

Sixième nuit

第六夜

Le bruit courait qu'Unkei[12] taillait des Niō[13] à la grande porte du temple Gokoku-ji ;[14] j'y allai donc voir, chemin faisant d'une promenade, et je trouvai déjà foule assemblée avant moi, occupée à commenter ferme.

À cinq ou six toises devant la porte se dressait un grand pin rouge, dont le tronc, en oblique, masquait les tuiles du faîte et s'élançait jusqu'au ciel bleu lointain. Le vert du pin et la porte de laque rouge se renvoyaient l'un à l'autre leur éclat, et c'était magnifique. La place du pin, de surcroît, était heureuse. Sans gêner l'œil, il coupait en biais le coin gauche de la porte et s'élargissait en montant jusqu'à déborder le toit ; tout cela avait je ne sais quoi d'ancien. On aurait dit l'époque de Kamakura.[15]

Or ceux qui regardaient étaient tous, comme moi, des gens de Meiji.[16] Les tireurs de pousse, surtout, faisaient nombre.[17] Des hommes qui attendaient le client au coin des rues et s'ennuyaient, à coup sûr.

« C'est du gros ouvrage », disait l'un.

12. Unkei (mort en 1223) : le plus illustre sculpteur bouddhique du Japon, maître de l'époque de Kamakura, auteur notamment des deux gardiens colossaux de la grande porte du Tōdai-ji, à Nara.
13. Niō : les « rois bienveillants », paire de gardiens musculeux et farouches dont les statues encadrent la porte des temples bouddhiques.
14. Gokoku-ji : temple de Tokyo fondé en 1681, proche des lieux où vécut Sōseki.
15. Époque de Kamakura (1185-1333) : premier shogunat, âge d'or de la sculpture bouddhique.
16. Ère Meiji (1868-1912) : celle de l'ouverture et de la modernisation forcée du Japon ; celle de Sōseki lui-même.
17. Pousse : le pousse-pousse (jinrikisha), voiture légère tirée par un homme, omniprésente dans les villes de Meiji.

« Ça doit donner bien plus de mal que de fabriquer un homme », disait l'autre.

« Tiens donc, des Niō. On en taille encore aujourd'hui, des Niō ? Première nouvelle. Moi qui croyais que les Niō, c'était rien que du vieux », disait un troisième.

« Ça a l'air costaud, dites donc. Depuis toujours, à ce qu'on raconte, question force, personne n'a jamais battu un Niō. Plus fort que Yamato-takeru-no-mikoto, qu'on dit »,[18] lança encore un homme. Celui-là avait retroussé les pans de son kimono dans sa ceinture et allait tête nue. Un homme fort peu instruit, selon toute apparence.

Unkei, sans le moindre égard pour les commentaires des badauds, faisait aller le ciseau et le maillet. Pas une fois il ne se retournait. Juché en hauteur, il dégageait coup sur coup les abords du visage du Niō.

Unkei portait sur la tête une sorte de petit bonnet eboshi[19] et, sur le corps, un grand vêtement aux manches amples, un suō[20] ou je ne sais quoi, noué dans le dos. Son allure était antique au possible, sans le moindre accord avec la foule bavarde qui regardait. Je me demandai comment Unkei pouvait bien vivre encore à l'heure qu'il est. Voilà un fait bien étrange, pensais-je ; et je restais là, debout, à regarder.

Unkei, lui, sans paraître y trouver ni mystère ni prodige, taillait de toutes ses forces. Un jeune homme qui contemplait, tête levée, cette attitude, se tourna vers moi et se mit à louer :

« C'est bien Unkei, ça. À ses yeux, nous n'existons pas. Le héros sous le ciel, il n'y en a que deux, le Niō et moi : voilà tout son air. Bravo. »

Le mot me parut intéressant. Je tournai un instant les yeux vers le jeune homme, qui enchaîna sans attendre :

18. Yamato-takeru-no-mikoto : prince légendaire des plus anciennes chroniques du Japon, archétype du héros guerrier.
19. Eboshi : haut bonnet laqué de l'aristocratie et des guerriers du Japon ancien.
20. Suō : vêtement de cérémonie des guerriers, à larges manches.

« Regardez-moi cette façon de mener le ciseau et le maillet. Il a atteint la merveille de la souveraine liberté. »

Unkei taillait à cet instant les sourcils épais, en relief d'un pouce de haut ; à peine redressait-il le fer du ciseau qu'il abattait le maillet de biais. Le bois dur cédait, entaille après entaille, l'épais copeau volait au son du maillet, et déjà le flanc d'un nez courroucé, aux ailes grandes ouvertes, montait du bois. Sa manière d'entrer le fer était d'un sans-gêne accompli. Et nul doute, semblait-il, n'y trouvait place.

« Comme il use du ciseau sans façon, et il en sort les sourcils, le nez, tels qu'il les veut », dis-je, à force d'admiration, comme pour moi-même.

Alors le jeune homme de tout à l'heure :

« Bah, il ne fabrique ni ces sourcils ni ce nez avec son ciseau. Des sourcils et un nez exactement pareils gisent enfouis dans le bois, et la force du ciseau et du maillet se borne à les déterrer. C'est comme tirer une pierre de la terre : aucun risque de se tromper. »

C'est alors, pour la première fois, que je compris la sculpture : la chose était donc ainsi. Et s'il en allait ainsi, n'importe qui pouvait en faire autant. L'envie me prit aussitôt de tailler moi-même un Niō ; je laissai là le spectacle et rentrai chez moi sans tarder.

Je tirai de la boîte à outils le ciseau et le marteau, et je passai derrière la maison : le chêne abattu par la tempête de l'autre jour, qu'on avait fait débiter à la scie pour le bois de chauffage, s'y trouvait empilé en abondance, en billes de bonne taille.

Je choisis la plus grosse et me mis à tailler avec entrain ; mais, par malheur, le Niō ne s'y trouvait pas. Dans la suivante non plus, la chance ne voulut pas que je le déterre. Dans la troisième, pas de Niō davantage. Je taillai l'une après l'autre toutes les billes empilées : aucune ne cachait de Niō. Je finis par comprendre que dans le bois de Meiji, décidément, aucun Niō n'est enfoui. Et par là je compris à peu près, aussi, pourquoi Unkei vit encore aujourd'hui.

Septième nuit

第七夜

Me voilà embarqué, je ne sais comment, sur un grand navire.

Ce navire, jour et nuit, sans le moindre répit, crache une fumée noire et avance en fendant les vagues. Le bruit en est formidable. Mais où va-t-il, nul ne le sait. Seulement, du fond des vagues monte le soleil, pareil à un tisonnier rougi au feu. Il vient se suspendre un moment juste au-dessus du grand mât, puis, sans qu'on sache quand, il dépasse le grand navire et le laisse derrière lui. Et à la fin, pareil au tisonnier rougi, il s'enfonce en grésillant au fond des vagues. À chaque fois, les vagues bleues bouillonnent au loin d'une couleur de bois de sappan.[21] Alors le navire, dans son bruit formidable, se lance à sa poursuite. Sans jamais l'atteindre.

Un jour, j'arrêtai un homme du bord et je demandai :

« Ce navire va-t-il vers l'ouest ? »

L'homme du bord prit une mine intriguée, me dévisagea un moment, puis demanda : « Pourquoi ? »

« Parce qu'il a l'air de courir après le soleil qui tombe. »

L'homme du bord partit d'un grand rire. Et il s'en alla vers l'avant.

« Le soleil qui va vers l'ouest, finit-il à l'est ? Est-ce bien vrai ? Le soleil qui sort de l'est, son pays est-il à l'ouest ? Est-ce vrai aussi ? Le corps sur la vague. La barre pour oreiller. Vogue, vogue ! » scandait-on quelque part.

21. Bois de sappan (*suō*) : bois de teinture donnant un rouge sombre, tirant sur le violet.

J'allai à la proue : des matelots en nombre, assemblés, halaient une grosse drisse.

Je me sentis infiniment seul. Quand pourrait-on remonter à terre, nul ne le savait. Ni vers où l'on allait. Une seule chose était sûre : la fumée noire crachée, les vagues fendues. Ces vagues étaient d'une étendue immense, bleues à perte de vue, sans limite. Parfois elles tournaient au violet. Seul, tout autour du navire en marche, l'écume gardait sa blancheur parfaite. J'étais infiniment seul. Plutôt que de rester sur un tel navire, autant me jeter à l'eau et mourir, pensais-je.

Les passagers étaient nombreux. La plupart semblaient des étrangers. Mais les visages étaient de toutes sortes. Un jour de ciel couvert où le navire roulait, une femme appuyée au bastingage pleurait sans fin. Le mouchoir dont elle s'essuyait les yeux paraissait blanc. Mais elle portait une robe qui semblait d'indienne. À voir cette femme, je compris que je n'étais pas seul à porter de la tristesse.

Un soir que j'étais monté sur le pont et regardais, seul, les étoiles, un étranger s'approcha et me demanda si je connaissais l'astronomie. L'ennui me rongeait au point de songer à mourir. À quoi bon connaître l'astronomie. Je me tus. Alors cet étranger me conta l'histoire des sept étoiles qui couronnent le Taureau. Puis il dit que les étoiles, la mer, tout était l'œuvre de Dieu. Enfin il me demanda si je croyais en Dieu. Je regardais le ciel, muet.

Une fois, entrant au salon, je vis une jeune femme en toilette éclatante qui, tournée vers le fond, jouait du piano. Auprès d'elle, debout, un homme grand et de belle prestance chantait. Sa bouche paraissait immense. Mais ces deux-là semblaient parfaitement indifférents à tout ce qui n'était pas eux deux. Ils paraissaient avoir oublié jusqu'au navire qui les portait.

Mon ennui ne fit que croître. Je résolus enfin de mourir. Un soir donc, à l'heure où personne n'était alentour, je sautai d'un coup de tête dans la mer. Or, à l'instant même où mes pieds quittèrent le pont, où le

lien avec le navire fut tranché, la vie, soudain, me redevint chère. Du fond du cœur, je pensai : j'aurais mieux fait de m'abstenir. Mais il était déjà trop tard. Bon gré, mal gré, il me fallait entrer dans la mer. Seulement le navire, à ce qu'il faut croire, était bâti très haut : mon corps avait quitté le bord, mais mes pieds n'atteignaient pas l'eau de sitôt. Faute pourtant de rien à quoi me retenir, l'eau se rapprochait peu à peu. J'avais beau replier les jambes, elle se rapprochait. L'eau était noire.

Pendant ce temps, le navire, crachant comme toujours sa fumée noire, passa son chemin. Mieux valait y rester, fût-ce sans savoir où il allait : je le compris alors pour la première fois ; mais de cette sagesse je ne pouvais plus rien faire, et, portant un regret et une épouvante infinis, je tombais sans bruit vers les vagues noires.

Huitième nuit

第八夜

Quand je franchis le seuil du barbier, trois ou quatre hommes en blouse blanche, groupés là, me lancèrent ensemble : entrez donc.

Debout au milieu, je regardai autour de moi : une pièce carrée. Deux côtés ouverts de fenêtres ; sur les deux autres, des miroirs accrochés. Je comptai les miroirs : il y en avait six.

Je vins m'asseoir devant l'un d'eux. Le siège céda sous moi avec un soupir moelleux. Un fauteuil d'un confort accompli. Dans le miroir, mon visage se reflétait, avantageux. Derrière mon visage, on voyait la fenêtre. Puis, en biais, la caisse grillagée. Derrière le grillage, personne. Des passants de la rue, on voyait nettement le buste, par la fenêtre.

Shōtarō passa, une femme à son bras. Il s'était acheté, je ne sais quand, un panama, et il le portait. La femme aussi, depuis quand se l'était-il procurée ? Impossible à dire. Tous deux avaient l'air passablement fiers. Je voulus regarder de près le visage de la femme : ils avaient déjà passé.

Le marchand de tofu passa en soufflant dans sa trompette. La trompette collée à la bouche, il avait les joues gonflées comme sous des piqûres de guêpes. Gonflées, elles avaient passé avec lui ; et ce souci me restait, sans remède. Il me semble qu'il portera ses guêpes la vie entière.

Une geisha parut. Pas encore apprêtée. Le chignon shimada relâché à la racine,[22] la tête sans tenue aucune, le visage encore plein de sommeil.

22. Shimada : chignon haut des jeunes femmes et des geishas.

Le teint si terne qu'il faisait peine. Elle saluait, disait je ne sais quelles politesses ; mais l'interlocuteur, lui, refusait obstinément de paraître dans le miroir.

Alors un grand homme en blouse blanche vint derrière moi et se mit, ciseaux et peigne en main, à considérer ma tête. Je tortillai ma maigre moustache et je demandai : alors, qu'en dites-vous, est-ce que cela peut devenir quelque chose ? L'homme en blanc, sans un mot, tapota légèrement ma tête de son peigne couleur d'ambre.

« Voyons, la tête, soit ; mais dites, est-ce que cela peut devenir quelque chose ? » redemandai-je à l'homme en blanc. L'homme en blanc, toujours sans répondre, fit chanter ses ciseaux : tchaki, tchaki.

J'avais les yeux grands ouverts, décidé à ne rien perdre des reflets du miroir ; mais à chaque morsure des ciseaux des mèches noires volaient vers moi, et, la peur venant, je finis par fermer les yeux. Alors l'homme en blanc dit ceci :

« Monsieur a-t-il vu le marchand de poissons rouges, devant la boutique ? »

Je dis que non. L'homme en blanc s'en tint là et continua de faire chanter ses ciseaux. Quand soudain quelqu'un cria à pleine voix : attention ! D'un sursaut j'ouvris les yeux : sous la manche de l'homme en blanc je vis une roue de bicyclette. Puis le brancard d'un pousse. Mais déjà l'homme en blanc me prenait la tête à deux mains et la tournait de force sur le côté. Bicyclette et pousse disparurent tout à fait. Les ciseaux chantaient : tchaki, tchaki.

Bientôt l'homme en blanc passa de mon côté et se mit à tailler autour de l'oreille. Les mèches ne volaient plus vers le devant : je rouvris les yeux, rassuré. Mochi de millet, mochi, mochiii,[23] criait une voix toute proche, avec le petit pilon qu'on battait exprès en cadence contre le mortier. Je n'avais plus vu de marchand de mochi de millet depuis l'enfance, et

23. Mochi : pâte de riz gluant pilé ; le marchand ambulant battait le mortier en cadence pour annoncer son passage. Celui-ci vend des mochi de millet (*awamochi*), friandise populaire d'autrefois.

j'aurais bien voulu y jeter un œil. Mais le marchand de mochi se garda toujours de paraître dans le miroir. Seul le bruit du pilon battait.

Je glissai tout ce que j'avais de regard vers l'angle du miroir, à le forcer. Et voilà que derrière la caisse grillagée une femme était assise, installée là je ne sais depuis quand. Une grande femme au teint brun, aux sourcils épais, les cheveux relevés en ichōgaeshi,[24] vêtue d'un kimono sans doublure au col de satin noir ; un genou dressé, elle comptait des billets. Des billets de dix yens, semblait-il. Les longs cils baissés, les lèvres minces serrées, la femme comptait les billets de toute son âme ; et son compte allait d'une vitesse prodigieuse. Pourtant, le nombre des billets paraissait ne devoir s'épuiser jamais. Sur son genou n'en reposaient guère qu'une centaine ; et cette centaine, comptée et recomptée tant qu'on voudra, restait une centaine.

Je contemplais, hébété, ce visage de femme et ces billets de dix yens. Alors, tout contre mon oreille, l'homme en blanc dit d'une voix forte : « On lave ! » L'occasion tombait trop bien : à peine levé du fauteuil, je me retournai vers la caisse grillagée. Mais derrière le grillage, plus rien : ni la femme, ni les billets, rien ne se voyait plus.

Je payai mon dû et je sortis : à gauche de l'entrée, cinq petits baquets en forme de koban s'alignaient,[25] et dedans, des poissons rouges en quantité, des rouges, des tachetés, des maigres, des gras ; et le marchand de poissons rouges se tenait derrière. Le marchand, les yeux fixés sur les poissons alignés devant lui, le menton dans la main, restait là, immobile, sans presque un regard pour le mouvement de la rue passante. Je restai un moment debout à contempler ce marchand de poissons rouges. Mais tout le temps que je le contemplai, le marchand ne bougea pas d'un cheveu.

24. Ichōgaeshi : coiffure féminine relevée « en feuilles de ginkgo retournées ».
25. Koban : ancienne pièce d'or de forme ovale ; les baquets des marchands de poissons rouges en avaient la silhouette.

Neuvième nuit

第 九 夜

Le monde, sans qu'on sache pourquoi, commençait à s'agiter. La guerre semblait pouvoir éclater d'un instant à l'autre. On avait le sentiment que des chevaux échappés des incendies, nus, galopaient nuit et jour, déchaînés, autour de la demeure, et que nuit et jour des troupes de fantassins les pourchassaient dans le tumulte. Et pourtant, au-dedans de la maison, tout demeurait d'un calme profond.

Dans la maison vivent une jeune mère et un enfant de trois ans. Le père est parti quelque part. C'est par une nuit sans lune que le père est parti. Assis au bord du plancher, il chaussa ses sandales de paille, coiffa son capuchon noir, et il sortit par la porte de la cuisine. La lueur de la lanterne que tenait alors la mère traça un long rai dans les ténèbres et vint éclairer le vieux cyprès, devant la haie vive.

Le père, depuis, jamais ne revint. La mère, chaque jour, demande à l'enfant de trois ans : « Et ton père ? » L'enfant ne répondait rien. Au bout d'un temps, il sut répondre : « Là-bas. » Quand la mère demandait : « Quand revient-il ? » il répondait encore « Là-bas », et il riait. Alors la mère riait aussi. Et elle lui répéta je ne sais combien de fois les mots : « Il revient bientôt. » Mais l'enfant n'en retint que « bientôt ». Parfois, quand on lui demandait : « Où est ton père ? » il répondait : « Bientôt. »

La nuit venue, quand les alentours s'apaisaient, la mère resserrait sa ceinture, glissait à sa taille le poignard au fourreau de peau de requin, attachait l'enfant sur son dos avec une étroite ceinture d'étoffe, et sortait sans bruit par le portillon. La mère allait toujours en zōri.[26] Et l'enfant, parfois, s'endormait sur son dos au bruit de ces sandales.

On quitte le quartier des demeures aux longs murs de terre en descendant vers l'ouest ; au bas de la pente douce, un grand ginkgo. On prend à droite à la hauteur de ce ginkgo, et à une centaine de pas au fond se dresse un torii de pierre.[27] D'un côté des rizières, de l'autre rien que des bambous nains, jusqu'au torii ; on le franchit, et c'est un bois sombre de cèdres. Vingt toises encore le long du dallage, et l'on débouche au bas des marches du vieux pavillon de prière. Au-dessus du tronc des offrandes, lavé par les ans jusqu'au gris souris, pend la corde d'une grosse cloche ; et de jour, on voit auprès de la cloche la tablette qui porte : Hachiman-gū.[28] Le caractère hachi, formé comme de deux pigeons qui se font face, amuse l'œil. Il y a bien d'autres tablettes encore. La plupart portent des cibles d'or percées par les hommes du clan, avec, ajouté, le nom du tireur. Quelques sabres offerts, de loin en loin.

Passé le torii, à la cime des cèdres, toujours, un hibou hulule. Et les zōri de pauvre claquent, flic, flac. Quand cela cesse devant le pavillon, la mère sonne d'abord la cloche, puis aussitôt s'accroupit et frappe dans ses mains. C'est l'instant, presque toujours, où le hibou cesse net de chanter. Alors la mère, d'une âme entière, prie pour le salut de son mari. Dans son idée, son mari étant samouraï, une prière ainsi portée, par détresse sans recours, à Hachiman, dieu de l'arc et des flèches, ne pouvait raisonnablement rester sans réponse ; et à cette seule pensée elle se tenait, obstinée.

---

26. Zōri : sandales plates à lanière. Celles de l'enfant du texte sont dites « de pauvre » (*hiyameshi-zōri*), sandales de paille grossières.

27. Torii : portique marquant l'entrée du domaine sacré d'un sanctuaire shintō.

28. Hachiman-gū : sanctuaire dédié à Hachiman, dieu des guerriers et de l'arc, protecteur naturel d'une famille de samouraïs.

Souvent l'enfant s'éveille au son de la cloche et, ne voyant que du noir autour de lui, se met soudain à pleurer sur ce dos. La mère alors, tout en murmurant sa prière, balance le dos pour l'apaiser. Parfois les pleurs s'arrêtent net. Parfois ils redoublent de plus belle. Dans un cas comme dans l'autre, la mère ne se relève pas de sitôt.

Quand elle a prié tout son saoul pour la vie de son mari, elle dénoue alors l'étroite ceinture, fait glisser l'enfant du dos vers le devant, le serre dans ses deux bras et monte au pavillon : « Sois sage, attends un petit moment », dit-elle, et, sans manquer, elle frotte sa joue contre la joue de l'enfant. Puis elle allonge la ceinture, en lie l'enfant, et en attache l'autre bout à la balustrade du pavillon. Après quoi elle redescend les marches et, sur les vingt toises de dallage, va et vient, va et vient : les cent allers du ohyakudo.[29]

Lié au pavillon, l'enfant rampe dans le noir, sur la large galerie, aussi loin que la ceinture le permet. Ces nuits-là, pour la mère, comptent parmi les plus douces. Mais quand l'enfant attaché pleure à fendre l'âme, la mère perd tout repos. Le pas du ohyakudo se précipite à l'extrême. Le souffle se brise. Quand il n'y a vraiment plus moyen, elle remonte parfois au pavillon à mi-course, console l'enfant comme elle peut, puis reprend le ohyakudo depuis le commencement.

Le père, pour lequel la mère usait ainsi tant et tant de nuits sans sommeil, le cœur rongé d'inquiétude, était mort depuis longtemps déjà, tué par des rōnin.[30]

Cette triste histoire, c'est de ma mère que je la tiens, dans le rêve.

29. Ohyakudo, « les cent fois » : pratique votive consistant à parcourir cent fois la distance entre un repère et le sanctuaire, en priant à chaque passage.
30. Rōnin : samouraï sans maître ; ici, les bandes armées des troubles qui marquèrent la fin du shogunat.

Dixième nuit

第十夜

Shōtarō, sept jours après avoir été enlevé par la femme, est rentré au soir sans crier gare, a pris aussitôt une forte fièvre et garde le lit : voilà ce que Ken-san est venu m'annoncer.

Shōtarō est le plus beau garçon du quartier, un honnête homme foncièrement bon et droit. Il n'a qu'un seul vice. Le soir venu, coiffé de son panama, il s'assied au seuil de la boutique du marchand de fruits et contemple le visage des femmes qui passent. Et il s'extasie sans relâche. À part cela, aucun trait qui mérite d'être noté.

Quand il passe peu de femmes, il délaisse la rue et regarde les fruits. Des fruits, il y en a de toutes sortes. Pêches, pommes, nèfles du Japon, bananes, joliment dressées en corbeilles sur deux rangées, prêtes à emporter en cadeau de visite. C'est joli, dit Shōtarō en regardant les corbeilles. S'il faut faire commerce, rien ne vaut les fruits, dit-il. Sur quoi lui-même flâne, désœuvré, sous son panama.

Il lui arrive aussi de disserter sur les oranges amères : voilà une belle couleur, et ainsi de suite. Mais jamais, de sa vie, il n'a sorti un sou pour acheter un fruit. Et gratis, bien entendu, il n'en mange pas. Il n'en loue que les couleurs.

Un soir, une femme s'arrêta soudain devant la boutique. Une personne de condition, semblait-il, et vêtue avec grand soin. La couleur de son kimono plut infiniment à Shōtarō. Et le visage de la femme acheva

de le conquérir. Il ôta donc son précieux panama et salua avec courtoisie ; la femme désigna la plus grande des corbeilles : donnez-moi celle-ci, dit-elle, et Shōtarō saisit aussitôt la corbeille et la lui tendit. La femme la souleva un instant du bout des doigts : comme c'est lourd, dit-elle.

Shōtarō, désœuvré de nature et, par-dessus le marché, garçon des plus accommodants, dit alors : je vais vous la porter jusque chez vous ; et il sortit de la boutique du marchand de fruits avec la femme. Depuis, plus de Shōtarō.

Si insouciant qu'il fût, c'en était trop. Il a dû lui arriver malheur, disaient parents et amis, qui commençaient à s'alarmer ; quand, le soir du septième jour, il rentra sans crier gare. Tout le monde de l'entourer et de demander : Shō-san, où donc étais-tu passé ? Et Shōtarō de répondre qu'il avait pris le train électrique et qu'il était allé à la montagne.

Un train bien long, à coup sûr. À l'en croire, en descendant du train, il déboucha droit sur une plaine. Une plaine immense où, de quelque côté qu'on regarde, ne poussait que de l'herbe verte. Il marcha sur l'herbe avec la femme, et soudain ils arrivèrent au bord d'un à-pic. La femme dit alors à Shōtarō : sautez donc, d'ici, pour voir. Il se pencha : on voyait la paroi, mais le fond, point. Shōtarō ôta de nouveau son panama et déclina, et déclina encore. La femme dit alors : si vous ne vous décidez pas à sauter, les cochons viendront vous lécher ; cela vous convient-il ? Or Shōtarō avait deux horreurs au monde : les cochons, et Kumoemon.[31] Mais il jugea que sa vie valait mieux encore, et il s'abstint toujours de sauter. Là-dessus parut un cochon, grognant du groin. Faute de mieux, Shōtarō frappa le groin d'un coup de la fine canne de palmier qu'il tenait à la main.[32] Le cochon, dans un cri, bascula cul par-dessus tête et roula au bas de l'à-pic. Shōtarō reprenait à peine son souffle qu'un autre cochon

31. Tōchūken Kumoemon (1873-1916) : récitant de naniwa-bushi, chant épique populaire, immensément célèbre à l'époque, et que les lettrés tenaient pour le comble de la vulgarité. L'appariement avec les cochons est une pique d'époque.

32. Canne taillée dans le bois du palmier aréquier (*binrōju*) : accessoire d'élégant à l'époque Meiji.

vint frotter contre lui son large groin. Force lui fut de lever encore la canne. Le cochon, dans un cri, roula encore tête première au fond du trou. Puis un autre parut. À cet instant, Shōtarō, levant par hasard les yeux au loin, vit, depuis la lisière où finissait la plaine d'herbe verte, des cochons par dizaines de milliers, innombrables, qui, en troupeau, fonçaient en ligne droite, groin sonnant, vers le Shōtarō planté au bord de l'à-pic. Il en fut épouvanté jusqu'à l'âme. Mais que faire : à mesure qu'ils approchaient, il frappait les groins, un à un, soigneusement, de sa canne de palmier. Chose étrange, il suffisait que la canne effleurât un groin pour que le cochon basculât, d'une masse, au fond de la vallée. En se penchant, il vit, le long de la paroi sans fond, les cochons renversés tomber en file, la tête en bas. À la pensée d'avoir précipité tant de cochons dans le gouffre, Shōtarō prit peur de lui-même. Mais les cochons venaient toujours, en rangs serrés. Telle une nuée noire à qui des pattes auraient poussé, foulant l'herbe verte, ils venaient, inépuisables, groin sonnant.

Shōtarō, rassemblant un courage désespéré, frappa les groins des cochons sept jours et six nuits durant. Mais à la fin, à bout de forces, les mains molles comme du konnyaku,[33] il finit léché par un cochon. Et il s'effondra au bord de l'à-pic.

Ken-san, ayant conté jusque-là l'histoire de Shōtarō, conclut : voilà pourquoi trop regarder les femmes ne vaut rien. Je trouvai qu'il avait raison. Mais Ken-san disait aussi qu'il aimerait bien recevoir le panama de Shōtarō.

Shōtarō est perdu, sans doute. Et le panama ira à Ken-san.

33. Konnyaku : pâte gélatineuse tirée d'un tubercule, d'une consistance molle et tremblante.

Note du traducteur

Les dix rêves qu'on vient de lire ont paru en feuilleton dans le journal *Asahi*, du 25 juillet au 5 août 1908. Sōseki avait quarante et un ans ; il venait de quitter l'université pour le journal, et il s'accordait, entre deux grands romans, cette suite de textes brefs où la prose de Meiji touche à quelque chose qu'elle n'avait encore jamais atteint : le récit de rêve pris au sérieux, sans clef, sans morale, sans réveil.

Quelques repères de lecture, pour qui aborde le recueil sans appareil critique. La première nuit, la plus célèbre, contient en germe tout le livre : l'attente de cent ans, le retour promis, la frontière poreuse entre la morte et la fleur. La troisième la retourne comme un gant : les cent ans n'y séparent plus deux amants, mais un meurtrier de sa faute. La sixième, sous son apparente bonhomie, porte l'un des jugements les plus concentrés que Sōseki ait formulés sur la modernisation du Japon : dans le bois de Meiji, aucun Niō n'est enfoui. La septième en est le pendant sombre : un navire qui poursuit un soleil qu'il n'atteindra pas, et un passager qui ne comprend la valeur du bord qu'à l'instant où il l'a quitté. Quant à la neuvième, sa dernière phrase fait basculer rétrospectivement tout le récit : celui qui raconte est l'enfant attaché à la balustrade, et la prière qu'on a suivie pas à pas était vaine depuis la première ligne.

La traduction suit le texte établi par Aozora Bunko d'après les œuvres complètes (Chikuma shobō). Elle s'efforce de respecter ce qui fait la singularité de cette prose : des phrases courtes qui tombent une à une

comme des pierres, des répétitions voulues, des ruptures de temps verbaux que le japonais pratique librement entre passé et présent, et que le français a accueillies ici chaque fois qu'elles portaient un sens, celui d'un rêve qui se raconte en se rêvant encore.

Texte source : Aozora Bunko, d'après *Sōseki zenshū*, vol. 10, Chikuma bunko.

Œuvre du domaine public. Traduction française inédite, juin 2026.

夢十夜 · 夏目漱石